

Bulletin No : 30
 Mai 2009



Claude R. Jaeck
 Délégué Général du Souvenir Français pour la Chine.
 claude.jaek@gmail.com

Histoire de se Souvenir ...

*« Heureuse initiative que cette Lettre du Souvenir Français de Chine ! » nous dit-on.
 À l'heure où le passé et son Souvenir alimentent des proclamations contradictoires au titre desquels ils sont convoqués pour légitimer des combats parfois douteux, nous nous mobilisons pour contribuer à la reconstruction de cette partie de notre mémoire nationale souvent délaissée.*

SOMMAIRE:

- *Les tribulations de Léo Pages, aspirant diplomatique*
- *Léon Rousset, témoin du typhon de 1874*
- *Le pari de Jean Cocteau*
- *Mémoire de Lecture: Les Chemins de fer de la France d'Outre-Mer (3)*
- *Le journal de Jules Bedeau*
- *Chronique historique de la présence française en Chine: Une grande œuvre des jésuites en Chine, les observations météorologique et astronomique de Zi Ka Wei et Zo Sé*
- *Les écrivains de l'Indochine : Eugène PUJARNISCLE*

FENELON écrivait que « le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais de rien ». La Lettre du Souvenir Français de Chine est une publication dédiée à la mémoire des Français ayant vécu en Chine, qui a pour vocation de conserver et de partager le souvenir de ceux ayant contribué à la construction d'une histoire commune de la France et de la Chine. Nous entendons rédiger le grand Récit des hommes dans la marche des siècles, de leur besoin de transmettre et de leur espoir que, dans leurs traces ils laissent parfois quelque chose d'utile pour ceux qui les suivent. Je pense que cette Histoire est un formidable moyen de baliser le chemin mais également de se retrouver. Afin de pouvoir réfléchir, inciter, proposer et bâtir, nous devons rassembler des matériaux de bonne qualité et en quantité suffisante. C'est à cet objectif que nous tentons de participer par cette publication. Et peut être nous sera-t-il permis de rêver, un instant, que notre rôle de modestes chercheurs en histoire, puisse éclairer des décisions permettant de pérenniser l'avenir. Car si la mémoire permet de lutter contre l'oubli,

c'est bien l'histoire qui permet d'en faire un outil au service de l'avenir. Je suis très heureux de préfacier cette 30ème édition de la Lettre du Souvenir Français de Chine. Son initiation est le fruit d'une conviction profonde, selon laquelle l'étude de notre passé peut être féconde dans la préparation de notre avenir. Cette préface est donc l'occasion de souligner le rôle important de cette publication, qui fête son premier anniversaire au sein de notre association métropolitaine plus que centenaire. Il est grand temps également de vous présenter l'homme sans qui cette lettre n'existerait pas; un homme de grand talent, Jean-Michel Hostal. Membre du Souvenir Français de la première heure, il a largement contribué à la création de la nouvelle image du Souvenir Français en Chine et à l'amélioration de la Lettre, a la rendre plus attractive, plus digeste, plus belle et qui renouvelle l'exploit tous les mois, au même titre que les auteurs, afin qu'elle soit envoyée en temps et en heure. Nous lui devons beaucoup. Qu'il soit remercié pour l'énorme travail qu'il fournit tous les mois, pour sa bienveillance et sa bonne humeur toujours.

Je tiens à remercier nos lecteurs pour leurs encouragements ainsi que nos adhérents qui nous apportent leur soutien. Je félicite également nos auteurs, ces archéologues de la mémoire, pour leurs travaux remarquables. Vos travaux sont essentiels à notre réflexion aujourd'hui. Espérons que l'histoire de ces français et leur souvenir puissent être maintenus dans les consciences et que leur histoire devienne un sujet d'étude ayant une pertinence pour le présent. En cette période de l'année, il est des anniversaires que l'on ne saurait oublier. Même s'ils ne concernent pas directement la Chine, ils font partie de notre Histoire Nationale : le 20 avril (1808) naissance de Napoléon III, le 30 avril (1863) Camerone, le 5 mai (1821) mort de Napoléon I, le 8 mai (1821 et 1854) chute de Dien Bien Phu et fête de la Victoire de 1945, le 20 mai (1978) la Légion saute sur Kolwezi, le 6 juin (1944) débarquement allié en Normandie et puis le 18 juin (1940) dont nous parlerons plus longuement le mois prochain. Bonne lecture !

Claude R. Jaeck

Les Tribulations De Léo Pagès, Aspirant Diplomatique

Le 18 mars 1849, le jeune Léon Pagès, nommé par décret du 7 décembre 1846 « aspirant diplomatique » à Canton, touche au terme de son voyage à bord de l'« Achille » et débarque à Hong Kong, chargé de la « malle française », ancêtre de ce qui est appelé de nos jours la « valise diplomatique ». Il en repart la nuit suivante sur la « lorch » portugaise n°33, qui fait le trajet entre Hong Kong et Macao, en compagnie de M. Orenze, diplomate espagnol, porteur des dépêches destinées au représentant de Sa Majesté catholique en Chine.

« Vers le minuit », leur embarcation est cernée par trois jonques de pirates chinois « qui la surprennent, l'attaquent et enlèvent tout ce qui se trouve à bord. ». Il faut ici laisser la parole à la malheureuse victime de cet odieux attentat :

« MM. Pagès et Orenze sont aveuglés, brûlés et étouffés par des pièces d'artifice jetées à profusion dans leur étroite cabine. Armés de lances, les pirates se précipitent sur eux pour les massacrer, M. Pagès lutte énergiquement, il parvient à désarmer l'un de ces brigands, combat pour défendre sa vie, celle de son compagnon et pour sauver, s'il est possible, les dépêches du gouvernement. Toute résistance est inutile et, accablé par le nombre, M. Pagès ne doit son salut qu'à un moyen extrême et d'autant plus désespéré qu'il ne savait nullement nager.

Il se précipite dans la mer, est assez heureux pour saisir une corde dans sa chute et reste ainsi plongé dans l'eau et se tenant à cette amarre jusqu'à ce que les pirates aient achevé de piller le bâtiment et se soient retirés. Quand il peut remonter

En 1849, Léon Pagès, jeune diplomate français en poste à la légation de France à Canton, se rend à Hong Kong en compagnie d'un diplomate espagnol, M. Orenze, tous deux en charge de documents officiels. Leur bateau est assailli par des pirates, danger à l'époque endémique dans la région du delta de la Rivière des Perles. Si Léon Pagès survit par chance à l'assaut, le diplomate espagnol disparaît en revanche au cours de ce drame.

à bord, nulle trace de sang ne s'y remarquait et comme M. Orenze avait disparu dans la lutte et qu'il ne savait pas nager, on n'est que trop porté à croire qu'il a péri en se jetant à la mer, à moins qu'il n'ait été emmené par les pirates dans l'espoir d'obtenir pour sa reddition une riche rançon, comme ils ne font que trop souvent. ».

L'heureux survivant reçoit « à Hong Kong dans son malheur des preuves d'un vif intérêt ».

Il est recueilli par le navire « La Bayonnaise » qui, de janvier à février 1849, navigue en mer de Chine pour visiter les

ports de Chine ouverts au commerce européen. A son bord se trouve Forth-Rouen, chargé d'affaires en Chine et chef de la légation de France à Canton. C'est lui qui, le 15 juillet 1848, a recommandé au ministère des Affaires étrangères de nommer un agent consulaire à Hong Kong.

« Le commandant de « la Bayonnaise », à peine arrivé de notre voyage fatigant dans le nord, a de nouveau levé l'ancre pour aller prendre M. Pagès et lui offrir les secours des médecins du bord. ».

Les malheureux Pagès et Orenze sont les premières victimes des pirates chinois depuis l'ouverture de la légation : « [...] un de ces crimes, s'indigne Fort-Rouen, qui, réprouvés et flétris par le code de toutes les nations, fait comme frémir d'indignation toute la nation française en Chine. »

Le forfait des pirates chinois eut les honneurs d'une mention dans le Journal des débats du 26 mai 1849 ●



Christian Ramage
Membre du Souvenir Français
Consul Général Adjoint,
Consulat Général de France à Hong Kong

Sources : Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris, DVR. Crédit photographique : HKMM



Léon Rousset, Témoin Du Typhon De 1874

Léon Rousset est professeur de sciences. En 1868, il est nommé à l'arsenal de Fou-Tchéou, nouvellement créé par les Français à la demande du gouvernement chinois. Il reste six ans en poste, mais voyage peu alentour. Sa mission terminée, décoré du titre de «mandarin de 4e rang au bouton bleu», il décide d'arpenter plus attentivement ce pays qui le passionne. Il consacre l'année 1874 à ce périple, rapportant de précieuses chroniques, des récits détaillés... et une admiration sincère pour la civilisation chinoise. En septembre 1874, il arrive à Hong Kong, dernière étape avant de repartir en Europe.

Le 26 septembre, il écrit à son père: «A l'heure où je vous écris, Hong Kong tout entier est dans la désolation. Un typhon épouvantable, tel qu'aucun des plus vieux habitants de la colonie de se rappelle en avoir jamais vu s'est abattu sur elle dans la nuit du 22 au 23.

Léon Rousset entame alors le récit du drame. Le voyageur rapporte que dans la matinée du 22, le paquebot des Messageries Maritimes «Ava» est arrivé dans le port de Hong Kong avec un temps magnifique.

Son équipage dit avoir essuyé une terrible tempête après Saigon, mais le dépouillement de la malle offre assez de distraction pour qu'on ne s'en préoccupe plus. L'enseignant passe sa journée à la bibliothèque et, en sortant, rencontre «un vent un peu frais, mais rien [d']alarmant».

Quelques marins expérimentés conseillent de chercher des mouillages plus sûrs et vers 18h, le ciel se couvre de nuages noirs.

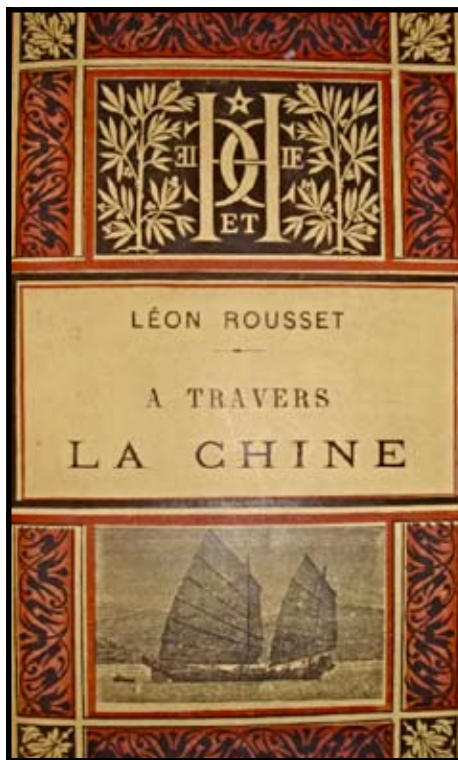
Le vent souffle, mais là encore, rien d'anormal pour la saison. On s'attend tout au plus à une bonne tempête et la vie suit son cours. «Mais à minuit, je fus réveillé brusquement par une sensation extraordinaire : il m'avait semblé remuer comme sur un bateau.»

«A peine ai-je ouvert les yeux que le bruit des rafales qui soufflent au dehors me donnent rapidement la clef du phénomène. Le vent était tellement fort qu'il faisait osciller la maison sur sa base en lui donnant une sorte de mouvement de roulis». Léon Rousset décrit la tourmente sinistre des bruits autour de lui, la rage incroyable des violentes rafales.

De passage à Hong Kong après six années en poste à Fou-Tchéou, en Chine, le professeur Léon Rousset est témoin d'un terrible typhon dans la colonie britannique. Il raconte l'épouvantable nuit du 22 au 23 septembre 1874.



Léon Rousset (Soc. de géo.)



« A chacun de ses assauts, on entendait le craquement des arbres qui se brisaient ; des débris de tuiles ou de plâtras arrachés par le vent roulaient sur le toit et allaient se briser dans la rue avec un bruit strident. La maison, remuée jusque dans ses fondations, semblait, soulevée par la tempête, vouloir prendre son essor [...].

Enfin, du lointain arrivait un bruit sourd et continu : c'était le mugissement de la mer.»

Léon Rousset s'habille et se tient prêt à évacuer la maison au moindre signe d'effondrement. Les heures sont longues. «Je n'oubliais mes propres inquiétudes que pour songer avec angoisses aux souffrances des malheureux qui se trouvaient en ce moment sur mer ou en rade.» Il se lance dans la description précise du naufrage qu'il imagine. A 2h30, ont lieu les rafales les plus violentes, qui brisent deux des cadrans de l'horloge publique et en arrêtent le mouvement. Vaincu par la fatigue, le voyageur sombre vers 4h du matin, pour émerger vers 7h dans un spectacle de désolation. «Je ne pourrai plus entendre mugir le vent sans me rappeler cette nuit terrible».

Les chemins sont à peine praticables à pied, jonchés de débris en tout genre. Et à mesure que Léon Rousset s'approche de la mer, la scène empire. Des épaves de navires ont été apportées par la mer déchaînée plus de cinquante mètres à l'intérieur des rues.

«Tout le rivage était auparavant bordé d'un mur de quai construit de gros blocs de granit liés ensemble par des agrafes de fer et reposant sur un lit de béton de plus d'un mètre d'épaisseur.

Derrière ce mur, il y avait un quai large de sept à huit mètres, élevé d'environ un mètre à un mètre cinquante au-dessus du niveau de la haute mer ; c'était ce qu'on appelait la Praya. Elle était bordée de l'autre côté par des maisons au rez-de-chaussée desquelles se trouvaient des arcades supportées par des piliers en maçonnerie comme celles de la rue de Rivoli [...]. Eh bien! Après le typhon, à la place de la Praya, on ne voyait plus qu'un qu'une plage inclinée, encombrée par des blocs de pierre immenses, transportés jusqu'au pied des maisons ; ce sont les restes du mur de quai actuellement disparu.

>>>

>>> Les flots eux-mêmes sont venus battre les maisons jusqu'à une hauteur de quatre pieds». Ici et là, les mâts des navires coulés sortent encore de l'eau, des centaines de jonques éventrées laissent échapper leurs chargements et de rares bateaux, plus résistants, restent à flot, mais dans un état pitoyable.

«De l'autre côté de la Praya, plusieurs maisons se sont entièrement écroulées, ensevelissant leurs habitants sous les décombres».

«C'est une ruine pour la colonie,» et quelques jours après la catastrophe, «le spectacle de la Praya était [encore] effrayant : on n'y pouvait faire deux pas sans rencontrer des cadavres que la mer venait d'y déposer.

Les habitants sont immédiatement à pied d'œuvre pour panser les plaies de la ville. Le Français décrit une population morne, travaillant «silencieusement à réparer le mal». Le séjour de l'enseignant se termine sur cet épisode tragique.

Léon Rousset devient membre de la Société de géographie de Paris à son retour. Il multiplie les conférences et les interventions sur la Chine, assurant même un cours sur le sujet à l'Ecole libre des sciences politiques.

Fort de son expérience et de sa passion, il prône un rapprochement franco-chinois pour contrecarrer l'influence anglaise ou russe.



En 1878, paraît son ouvrage «A travers la Chine», sorte de résumé de ses pérégrinations.

L'influence de l'auteur sur ses contemporains est grande, et sa vision de la Chine marque durablement les esprits curieux de France ; particulièrement un certain Jules Verne, qui s'inspire de ses descriptions et le cite dans « Les tribulations d'un Chinois en Chine » (1879) ●



François Drêmeaux
Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français

Sources et crédits photographiques :
Léon ROUSSET, *A travers la Chine*, Hachette, 1878 ; Numa BROCC, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, 1992.
Remerciements à M. Yves Azémar et son inépuisable librairie d'ouvrages anciens sur l'Asie, 89 Hollywood road - Hong Kong.



Le pari de Jean Cocteau

Le 28 mars 1936 à 22 heures 20, Jean Cocteau et Marcel Khill se précipitent dans l'express à destination de Rome, première étape d'un tour du monde en quatre-vingts jours.

Quelque temps auparavant, Cocteau, à qui, lors d'un dîner avec Jean Prouvost, directeur de Paris-Soir, on avait reproché de ne pas aimer les voyages, avait décidé de relever le défi et de renouveler l'exploit des héros de Jules Verne : « Voilà de nombreuses années que je circule dans les pays qui ne s'inscrivent pas sur les cartes. Je me suis évadé beaucoup. J'ai rapporté de ce monde sans atlas et sans frontières, peuplé d'ombres, une expérience qui n'a pas toujours plu. Les vignobles de cette contrée invisible produisent un vin noir qui enivre la jeunesse. [...] N'est-il pas juste que je me repose un peu, que je circule sur la terre ferme et que je prenne comme tout le monde des chemins de fer et des bateaux ? »

Le projet ayant reçu l'accord de Jean Prouvost, Cocteau et Marcel Khill, surnommé Passepartout, décident « de partir sans attendre, le 28 mars et d'être de retour le 17 juin, avant le dernier coup de minuit » en voyageant, cela va de soi, dans les mêmes conditions que Philéas Fogg, c'est-à-dire par chemin de fer et par bateau en excluant l'avion.

Les escales se succèdent à un rythme trépidant : Rome le 29 mars, Athènes le 31, Alexandrie le 1er avril, Aden le 12, Bombay, première étape asiatique, le 17 avril puis Calcutta, Rangoon, Penang, Malacca, Singapour et enfin Hong-Kong qu'ils abordent le 9 mai à huit heures du soir : « La magnificence sordide et la pompe théâtrale de Hong-Kong l'emportent sur le spectacle des villes chinoises de la péninsule. Au près d'elles, Rangoon, Penang laissent le souvenir de grands villages, de marchés aux puces. Hong-Kong, c'est le dragon. Il ondule, se cabre et plonge et s'enroule de tous ses boulevards hérissés de rues adjacentes, de bazars qui sont des ruelles, d'impasses borgnes et d'escaliers à pic. Et toutes ces rues, tous ces boulevards, ces ruelles, ces impasses, ces marches, ont l'air d'attendre une procession religieuse, d'être pavoisés pour quelque fête effrayante, de conduire à l'échafaud d'un roi. L'île nocturne lui

On imagine mal Jean Cocteau, l'habitué des "voyages immobiles", dans la peau d'un globe-trotter, et pourtant, lui-aussi, en 1936 à la suite d'un pari, succombe à la mode des sleepings et des transatlantiques pour devenir un "homme pressé."

rappelle « ce spectacle dont nous nous attristâmes si souvent, Christian Bernard et moi, de ne pouvoir faire jouir le public, ce spectacle de l'entracte, singulier et grandiose, c'est à quoi il est impossible de ne pas penser à Hong-Kong dès qu'on plonge dans la coulisse de ses

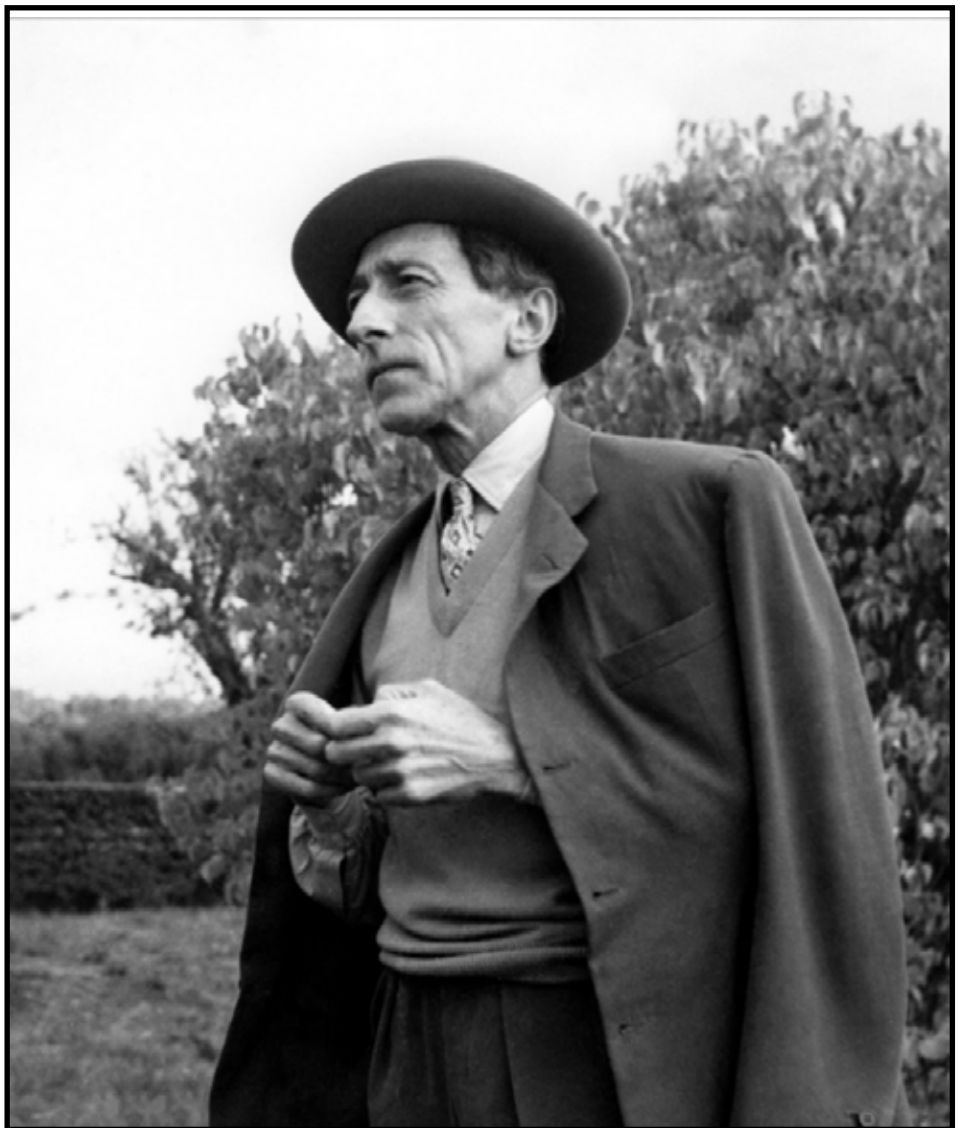
rues dont les boutiques et le cadre des chambres grandes ouvertes à chaque étage semblent les loges où des artistes prodigieux se déguisent et se fardent avant de descendre jouer leur rôle sous l'éclairage vert et rouge des lampadaires.

A peine débarqués, guidés par un Chinois, Cocteau et Khill-Passepartout se rendent dans une fumerie d'opium : « Le peuple chinois est victime d'une mode nouvelle que je mets sue le compte de quelque ennemi.

Cette mode date de quatre ans. C'est le bonbon rose, la perle de sucre couleur de bougie rose percée d'un trou. [...]

Cet opium artificiel coûte moins cher que l'opium. [...]

C'est douceâtre, sournois, funeste, car, on le devine, les pires drogues se cachent sous cette pâte d'aspect inoffensif ». >>>



>>> Méfiants et écoeurés par « les parfums de ce vice nouveau », Cocteau et Khill regagnent leur bord sans avoir tenté l'expérience.

Le jour ne dissipe pas les impressions de la nuit : « Un soleil intense tape ses coups de gong sur la montagne. Hong-Kong est pareille à la Hong-Kong nocturne. Plus mystérieuse peut-être sous ce soleil qui exalte les réclames multicolores, le bronze rouge dans lequel est sculpté le peuple et le cadre des tableaux qu'il habite. Rayons à pic et guillemettes de fraîcheur des rues étroites où les bannières éclaboussées de sang suspendent leurs couperets. »

Après quelques achats, c'est le déjeuner « au troisième étage d'un restaurant traversé de cuisiniers qui portent leur cuisine et leurs provisions au bout de perches sur l'épaule. Près de nous, sur le comptoir, des centaines de serpents et de margouillats décapités, étoilés de petites mains tragiques, mijotent dans un bocal d'eau saumâtre, excellente contre l'impuissance et les rhumatismes. »

Du restaurant, Cocteau aperçoit un immeuble qui lui évoque un hôtel sordide de Villefranche : « Toulon et Marseille frappent souvent des accords d'Asie, à force d'être le refuge des navigateurs. [...] Que de poubelles dans nos ports, que de recoins où les planches d'une palissade, une odeur, un éclairage suspect, un Chinois qui s'enfonce dans un mur m'avaient chuchoté la phrase évocatrice, le motif de la symphonie.

A Hong-Kong, elle éclate de tous ses cuivres, de toutes ses cordes, de tous ses bois. [...] Sur les places, elle forme des marais croupissants et ses cascades rebondissent de plus belle jusqu'au port. Là, les banques, les agences maritimes, les buildings de Cook, de la N.Y.K. Line, de l'Eastern Télégraph, lui opposent les digues hautaines de leurs cascades. [...]

Oublierai-je que sur une de ces places-là, place du Hong-Kong Club, où l'orchestre étale un marécage, se dressent sur des pelouses, des pavois et des estrades de pierre, loin les uns des autres, et comme pour une figure de danse, un roi d'Angleterre de bronze, jambe en avant, poing sur la hanche, une reine de bronze en jupe à volants de bronze, coiffée de bronze, un éventail de dentelle de bronze aux doigts.

Comme à Paul Morand dix plus tôt, l'avenir de la colonie lui inspire des réflexions pessimistes : « Ce prince et ces princesses de bronze, constellés de crachats, brandissant les attributs du règne et retroussant fièrement le sabre de la victoire, soulignent la profonde défaite européenne et le songe qui consiste à s'annexer les dieux.

Quelle réussite en surface ! En profondeur quel fiasco. Prendre ces hommes exige un siècle ; les perdre quinze jours. Il suffira que des voisins jaunes armés, éduqués, renseignés par l'Europe, cueillent le fruit mûr sur

la branche et laissent vivre ces trois statues comme une preuve de l'orgueil national. »

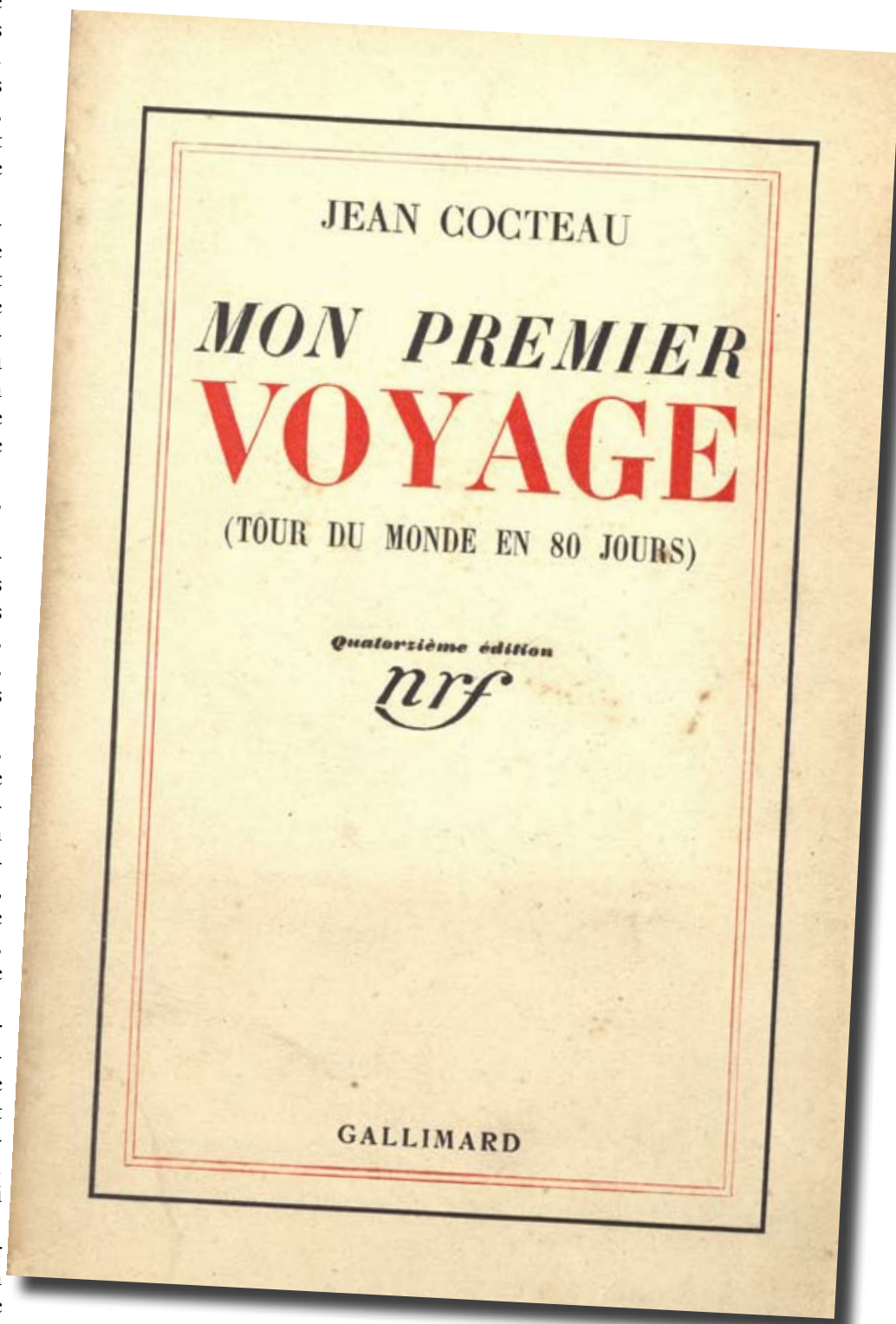
Le lendemain, c'est le départ pour Shanghai dont il verra peu de choses, fasciné qu'il est par la présence de Charlie Chaplin qui, comme lui, fait route sur le « Président Coolidge ». Après le Japon, ce sont Honolulu puis les Etats-Unis de San Francisco à New-York où les deux voyageurs s'embarquent pour le retour à bord de « L'Île-de-France ».

Le 17 juin 1936, Jean Cocteau-Philéas Phogg et Marcel Khill-Passepartout débarquent au Havre, ayant gagné leur pari (presque sans tricher, puisqu'ils eurent recours à l'avion aux Etats-Unis) ●



Mme Dominique Vondrus-Reissner
Conservateur en chef du Patrimoine
Direction des Archives du ministère des Affaires étrangères et européennes.

Sources : Toutes les citations sont tirées de *Mon Premier voyage* (paru chez Gallimard en 1936). Voir aussi la biographie de Claude Arnaud, Jean Cocteau, Paris, Gallimard, 2003.



Les Chemins de fer de la France d'Outre-Mer – Frédéric Hulot

« Le Chemin de fer du Yunnan » (3)

Editions La Regordane – 1990

Après le conflit Sino-Japonais et l'intervention des puissances, en présence des privilèges considérables que la Chine venait d'accorder à divers Etats étrangers, le Gouvernement de la République se vit dans la nécessité de se prévaloir, tant de l'égalité de traitement assurée à la France par ses traités, que des importants services qu'il venait de rendre à la Chine, pour réclamer des compensations, parmi lesquelles se trouvait la concession définitive d'une ligne de chemin de fer sur Yunnanfou. Signalons, en passant la disposition finale aux termes de laquelle « le Gouvernement Chinois, au bout de 80 ans, pourra entamer des négociations avec le Gouvernement Français pour reprendre la voie et toutes les propriétés s'y rattachant, moyennant le remboursement intégral des frais de construction, de la main d'œuvre industrielle, ainsi que des garanties d'intérêt payées et des dépenses de toute nature imputables au chemin de fer. »

Mais c'est aussi la seule concession accordée par la Chine dans cette forme; et le chemin de fer du Yunnan, à ce point de vue, occupe un rang à part, sans précédent et sans analogue, dans la série des chemins de fer concédés en territoire chinois.

Le Yunnan, il est vrai, ravagé par les guerres civiles, habité par une population clairsemée, mal connue d'ailleurs, ne paraissait pas offrir matière à une intense activité économique; mais on se plaisait à le considérer comme un grand corps endormi que le chemin de fer devait, pour ainsi dire, galvaniser. Un sous-sol riche, un climat tempéré et salubre, une situation géographique aux confins du Tonkin suffiraient à justifier l'aventure. Et enfin, le Yunnan n'est-il pas comme l'antichambre de la riche province du Sichuan ?

En 1897, une mission d'études était envoyée par le Ministre des Affaires étrangères, sous la Direction de MM. Guillemoto, Ingénieur en Chef des Ponts-et-Chaussées, et

Leclère, Ingénieur au Corps des Mines pour procéder à une reconnaissance préalable du chemin de fer, et à une étude géologique et minière de la province.

Yunnan qui signifie le « Sud des nuages » en chinois est bordé au Nord par le fleuve Bleu ou Yang-Tsé-Kiang, à l'Est par la province du Guangsi, à l'Ouest, sa frontière borne la Birmanie anglaise, enfin au Sud c'est l'Indochine française, le Tonkin et le Laos.

Il existe en fait trois régions fort différentes au Yunnan : la première au Nord-est du fleuve Bleu, contrée basse, humide, malsaine, couvertes de pics, de gorges, de torrents, et à peine peuplée. La seconde, avec des plaines larges et verdoyantes, tantôt avec des horizons sans fin, tantôt boursoufflée de mamelons et de collines toujours sillonnée d'étangs, de lacs, de rivières. Le ciel y est pur, la température douce et agréable. La population s'y groupe dans les vallées, et près des lacs. La troisième, à l'Ouest et au Nord-Ouest, faite de massifs élevés, peu épais, séparant de profondes gorges, au fond desquelles l'air est lourd et brûlant.

La population y est en partie sauvage, et c'est un pays difficilement abordable, par suite de l'hostilité des indigènes et de la difficulté des communications. Dans l'ensemble la partie du plateau Yunnanais traversée par le chemin de fer forme une région élevée où les plaines s'étagent à des altitudes de 1.100 m. à 1.300 m. au Sud, à 2.000 m. et 2.200 m. au Nord, entre des hautes montagnes atteignant jusqu'à 2.500 m. et 3.000 m.

L'étude de la géologie, et des mines a fait l'objet de nombreux travaux, mais le pays est si vaste et les communications si difficiles qu'il a été long de se faire une opinion un peu nette sur la valeur des richesses minières du Yunnan. «

Ces plateaux, ces bassins de lacs, ces monts presque partout absolument désylvestrés, cachent dans leurs dessous une incroyable profusion de métaux, et l'on a pu prétendre que le Yunnan est la contrée minière par excellence. » sont les propos de M. Leclère, Ingénieur en Chef des Mines.

La houille serait partout, à divers horizons géologiques,

>>>



>>> enfoncée à divers âges de la planète. Puis le fer qui se cache et se montre partout également, un fer magnétique très riche, et facile d'extraction. Ensuite du cuivre, en quantités illimitées. La région est aussi reconnue comme très riche en pierres précieuses : rubis, topazes, saphirs, émeraudes. En regard de ces perspectives attrayantes, il faut bien reconnaître que l'énorme sondage de 465 km. constitué par l'ouverture de la plateforme du chemin de fer, et même les 17 km. de souterrains percés en pleins massifs n'ont pas mis à jour de richesse minérale susceptible d'une exploitation fructueuse. Sommairement résumé, on a trouvé du charbon, de la lignite d'une puissance calorifique basse à 3.400 calories.

Ces lignites ne pouvaient concurrencer au Tonkin les charbons

semi-tropical et semi tempéré est favorable à l'agriculture et se prête à toutes les cultures. Les terres arables ne forment néanmoins guère plus du 10ème de la superficie totale de la province. La production agricole se réglait sur les besoins de la consommation de la population locale puisque l'importation et l'exportation des produits agricoles pondéreux étaient limitées par les difficultés de communications. Un de ces produits cependant, l'opium à raison de son prix élevé sous un petit volume, donnait lieu à un important trafic. Le pavot, d'où l'on tire l'opium, rencontre au Yunnan des conditions de sol

Le maïs, le blé, l'orge, le colza blanc et jaune, les légumes, et les fruits d'Europe viennent à merveille sur les hauts plateaux et aux altitudes moyennes.

On cultive aussi la canne à sucre, la banane, le cunao, le coton, le thé, et les fruits tropicaux. Le thé, particulièrement estimé, originaire de PuEr s'exporte en quantité appréciable.

Enfin, ce pays est admirablement propre à l'élevage, buffles, chèvres, moutons et chevaux, et peut exporter un nombreux bétails au Tonkin et ailleurs.

Ce qui se dégage de l'ensemble, c'est l'impression profonde que lorsque le jour venu des raisons et des moyens d'activité

sont donnés à de telles masses et à de tels éléments latents de trafic, ce chemin de fer français du Yunnan,



de Hongay d'une puissance calorifique de 6.700 calories. Tout au plus elles pouvaient servir au chauffage des locomotives donc n'offrant qu'un intérêt local. On y trouvait également de la houille carbonifère, et de la houille de l'âge secondaire en quantité importante. Les mines de cuivre appartiennent au type des gisements éparpillés. Le minerai « trié » a un rendement de 20% de cuivre à la fusion. Les gisements de fer sont assez nombreux mais en somme la seule mine qui pourrait intéresser le chemin de fer, est celle du district de SiHo, à 3 ou 4 étapes de PuoHi.

La production annuelle de l'époque était de 1.500 tonnes par an. Les mines d'étain de KoTiéou donnent lieu à l'exploitation industrielle la plus considérable de la région que dessert la ligne à 35 km. environ au Nord-ouest de MongTzé. Leur production annuelle s'élève au moins à 3.000 tonnes d'étain brut obtenues par une population d'environ 30.000 individus. Elle est tout entière envoyée à Hong Kong en traversant le Tonkin.

On peut dire que le climat du Yunnan,

et de climat particulièrement favorables.

La production totale était évaluée à 4.500 tonnes par an. En 1907, le Gouvernement Chinois interdit néanmoins la culture du pavot, et des mesures très sévères sont prises en conséquence. Assurément d'autres cultures peuvent et doivent se substituer à celle du pavot mais aucune n'est aussi rémunératrice.

Le riz, dans presque toute la province, est la base de la nourriture de la population, et il vient en plaine ou en montagne.



instrument indispensable à leur manifestation, sera le premier à en recueillir une bonne part de leurs bénéfices.

● (A suivre)



Michel Nivelles
Membre du Souvenir Français
Résident de Shanghai

Le Journal De Jules Bedeau

Un artilleur français dans la Chine des Boxers (1900 - 1901)

Par Francois Pave Editions You Feng - Paris, 2007

Les événements de Chine font la une des journaux et la presse s'inquiète de la situation des Européens assiégés dans les légations des villes de Pékin et Tien-Tsin. La France envoie un contingent de 17'000 hommes aux cotes de l'Allemagne, la Russie, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Autriche, les Etats-Unis et le Japon.

C'est dans ce contexte que notre héros, volontaire, quitte sa ville de garnison pour une campagne, qui va durer, pour lui, douze mois. Conscient de l'importance, à l'échelle de sa vie, de l'aventure qu'il va vivre, Jules Bedeau prend la plume et débute son journal le 9 août 1900. Il quitte Marseille à bord du Matapan le 21 août. Le navire fait escale à Port-Saïd, Aden, Colombo et Saigon. Les simples hommes de troupe n'ont pas l'autorisation de quitter le bateau, ce que regrette profondément notre artilleur.

Le 14 octobre, enfin, pour la première fois, il aperçoit la terre de Chine. Il est au large de Takou, port situé dans la province du Zhili où se situent les villes de Pékin et Tien-Tsin.

La guerre est alors finie : les alliés ont libéré les assiégés de Pékin depuis le 15 août 1900. A bord du bateau, le bruit court parmi les soldats, qu'ils ne débarqueront jamais puisque la guerre est terminée. Jules Bedeau est découragé, profondément déçu. Il attend 12 jours, en baie de Takou, avant de débarquer. Enfin le 26, il foule la terre de Chine. Il découvre les villages et les villes en ruine. Il décrit alors le « désastre » que constitue la guerre, mais aussi la joie qui l'habite d'être en ses lieux. Durant ses dix mois de présence en Chine Jules Bedeau ne tirera pas un seul coup de feu. Il ne croisera pas un seul Boxer même si, à plusieurs reprises, leur présence est signalée non loin de la ville dans laquelle s'est établie son régiment : Yang Tsoun entre Tien-Tsin et Pékin, bourgade dans laquelle il vivra dix mois durant.

Il traverse un hiver rigoureux à l'extrême, sans être victime de maladies. Il découvre le quotidien des chinois, qui, peu à peu, reviennent s'installer dans leurs villages après s'être cachés de la colère des Boxers et de la barbarie extrême des alliés. La vie reprend et Jules Bedeau apprend à connaître les chinois. Bientôt il ne rêve plus de les combattre, mais leur achète, à petit prix, des volailles et des légumes sur les marchés.

Il leur commande des gaules en bambou pour aller taquiner le poisson-chat. Il partage avec eux

le thé et loue leur hospitalité. Il constate l'aide précieuse qu'ils peuvent lui apporter pour réaliser de petits travaux dans les maisons dans lesquelles les soldats s'installent. Séduit par l'artisanat chinois, il décore sa chambre d'objets qu'il achète.

La situation particulière des femmes retient son attention. Il évoque en particulier la pratique du bandage des pieds alors largement répandue. On notera, à ce sujet, qu'il n'évoque pas dans son journal, la sexualité des soldats. Il précise seulement que les femmes chinoises ne sont pas attirantes,

C'est au mois de juin 1900 qu'éclate la guerre des Boxers qui oppose la Chine à sept grandes nations occidentales et au Japon coalisés. Jules Bedeau, jeune charbonnier du département de la Mayenne, qui souhaite échapper à la monotonie du service militaire de 3 ans, se porte volontaire pour participer à la campagne de Chine. Le lendemain de son départ du Mans, il débute la rédaction d'un journal qu'il achèvera à son retour au village natal.

contrairement aux femmes japonaises, qu'il découvre à l'occasion d'une escale à Nagasaki, lors du voyage retour.



Jules Bedeau apprend aussi à connaître les soldats alliés. S'il manifeste peu de considération pour les Anglais, en revanche, l'image des militaires allemands apparaît nettement plus positive. Il les combattra malheureusement 14 ans plus tard lors de la Grande Guerre.

Lors de la campagne de Chine, les armées cohabitent dans la bonne entente. Elles s'observent et se respectent. Ainsi, en avril 1901, Jules Bedeau participe à un grand défilé organisé par le général Voyron, général en chef des forces françaises d'Extrême-Orient.

De très nombreux soldats des nations alliées assistent à l'événement. Détail amusant, le défilé se déroule un jour de grand vent qui soulève une épaisse poussière. Jules Bedeau, pourtant excité à l'idée de croiser cet officier de haut rang, ne parvient pas à l'apercevoir, alors qu'il ne défile qu'à quelques mètres de celui-ci.

Les mois passent. Jules Bedeau est heureux d'échapper à la monotonie d'un service militaire qui dure alors trois années. Il ne souhaite absolument pas rentrer en France. Il ne désire pas achever son service militaire au Mans. Pourtant, à son grand regret, le 7 juillet 1901, il doit quitter la Chine. Il embarque alors sur le Salazie, pour arriver à Marseille le 17 août. Six jours plus tard il rentre dans son village natal. Une foule importante, avertie par un cycliste qui l'a devancé, l'attend à l'entrée du village. Il tombe alors dans les bras de ses parents et de son frère aîné. Il achève ce jour-là la rédaction de son journal.

Le journal de Jules Bedeau est un témoignage historique précieux sur cette période. Il apporte le point de vue d'un simple soldat, d'un simple fantassin de l'histoire. Ce document donne des renseignements passionnants sur le quotidien des soldats mais aussi sur la personnalité de son auteur. Le journal en est, d'une certaine manière, l'empreinte psychologique. Les sujets retenus par notre artilleur, la façon de les évoquer, les termes utilisés en disent long et témoignent de sa personnalité. ●



Claude R. Jaeck
Délégué Général du Souvenir Français pour la Chine.

Une grande œuvre des jésuites en Chine, les observatoires météorologique et astronomique de Zi Ka Wei et Zo sé

Une extension naturelle de l'implantation à Zi Ka Wei

Les jésuites étaient installés dans le domaine de Zi Ka Wei (Xu Jia Hui), qui leur avait été donné en 1842 en compensation des terrains et bâtiments de Sung-kiang (Songjiang), siège de la mission du Kiangnan avant les grandes persécutions du siècle précédent.

Dans ce domaine, qui jouxtait la sépulture du premier évêque chinois Paul Siu (Xu Guanqi) mort en 1637, ils y avaient construit une église à la gloire de St Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre, ainsi d'ailleurs qu'une école de traducteurs qui deviendra le fameux collège St Ignace.

En 1873, à peine vingt ans après le déploiement des activités de charité et d'enseignement, naquit l'observatoire de Zi Ka Wei.

L'observatoire avait été créé à l'initiative du père Gotteland, père fondateur du domaine de Zi Ka Wei.

Des instruments astronomiques comprenant un télescope avaient été amenés par les premiers arrivants dès 1842. En 1865, le père Henri Le Lec devint professeur de sciences à l'école St Ignace et 7 ans plus tard, il fonda une première station d'observations météorologiques dans le jardin du domaine.

En Novembre 1872, il fut décidé de créer un véritable observatoire, ainsi d'ailleurs qu'un musée d'histoire naturelle qui deviendra la « collection Heude ».

En septembre 1873 fut terminée la construction des bâtiments, à l'est du domaine, le long de la rivière Siccawei (Zhaojiabang creek), comprenant une salle des instruments, une bibliothèque et la chambre des pères.

Le père Le Lec s'adjoint l'aide de deux éminents collègues : les pères Augustin Colombel qui dirigera l'établissement pendant les deux premières années, et surtout le père Marc Dechevrens, un scientifique brillant qui le dirigera pendant les 10 ans qui suivirent.

Dès 1873 furent publiées les observations météorologiques de la région et en janvier 1877 sera publié le premier « Bulletin mensuel de l'observatoire magnétique et météorologique de Zi Ka Wei ».

Dès le début du 17^{ème} siècle et ce pendant presque 150 ans, les jésuites avaient dirigé l'observatoire de l'empereur à Pékin, initiant par là même une longue tradition d'appui scientifique aux autorités chinoises. Dès qu'ils purent reprendre pied au Kiangnan en 1842, ils n'auront de cesse de redéployer cette expertise au service de tous et ce, au travers de deux institutions qui auront une renommée mondiale : l'observatoire météorologique de Zi Ka Wei (Xu Jia Hui) créé en 1873, et l'observatoire astronomique de Zo sé (She Shan) construit en 1901.

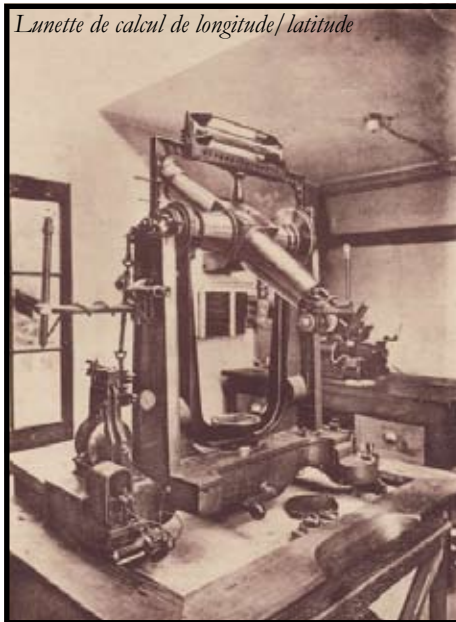
Développement des domaines de compétence

Des simples mesures météorologiques faites au début, l'équipe des chercheurs de l'observatoire orienta ses études vers le magnétisme terrestre.

Dès 1887 apparaîtront des communications de l'observatoire dans l'Annuaire de la Société Météorologique de France.

En 10 ans, pas moins de 21 études spéciales sur la physique du globe furent publiées à Zi Ka Wei. Parmi celles-ci, notons des recherches sur les variations horizontales et verticales de la vitesse du vent, qui avaient été réalisées sur un anémomètre géant construit dans la cours de l'observatoire.

Lunette de calcul de longitude/latitude



Parmi celles-ci figurent également des études sur les cyclones, ainsi que sur les variations magnétiques lors des éclipses de lune.

En 1908 la ligne de tramway fut prolongée par les autorités de la Concession française jusqu'à Zi Ka Wei. Cette ligne induisit tellement d'interférences que tous les instruments de mesure du champ magnétique furent transférés à Lukiapang (Lujiabang), à mi-distance entre Changhai et Soochow (Suzhou) dans des installations construites tout exprès.

En 1889, le père Deschevrens dû rentrer en France pour raisons de santé et le père Stanislas Chevalier lui succéda. Celui-ci avait entrepris un long voyage au Sichuan pendant lequel il procéda à de nombreuses observations géographiques qui lui permirent de publier un atlas détaillé de la haute vallée du Yang Tsé, œuvre qui fut une référence pendant des décennies.

Le père Chevalier publia en outre de nombreuses études sur les tempêtes, les moussons, ainsi que sur les variations de pression atmosphérique en Sibérie et en Extrême-Orient.

Peu après, il orienta ses études vers l'astronomie et il fut décidé d'acquérir un double télescope qui sera amené à Changhai en 1901.

Le télescope fut installé au sommet de la colline de Zo sé (She Shan), à 30 kilomètres à l'ouest de la ville, colline qui était au départ un lieu de villégiature des pères, qui était aussi le siège du séminaire depuis 1843, et qui deviendra un lieu de pèlerinage important et sur lequel fut érigée une basilique en 1932.

Dès le début du XX^{ème} se développa donc à Zo sé une expertise sur les positions et les magnitudes des étoiles et planètes. En effet, le télescope était doté d'un système d'enregistrement photographique et il permit à l'équipe de contribuer à l'avancement des connaissances sur les constellations, les comètes, la lune, le soleil et plus particulièrement les taches solaires, Jupiter, etc.

Trois ans plus tard fut créé un département d'études sismiques, faisant suite au don par le gouvernement japonais d'un pendule « Omori ».

En 1909 lui sera adjoint un pendule astatique vertical « Wiechert » et en 1914, >>>

>>> un sismographe « Galitzin ». Suivirent alors et ce jusqu'à la fin de la présence des jésuites à Zo sé, une série impressionnante de publications sur la sismologie terrestre.

(Note: l'observatoire existe toujours aujourd'hui et son musée comprend la plupart des instruments de l'époque).

Les Services météorologiques de Zi Ka Wei

Le typhon qui dévasta la région de Shanghai le 31 juillet 1879 fut amplement décrit dans un article qui fit grande impression parmi les tous les marchands de Changhai. Il fut décidé d'organiser un service de veille et d'en confier la gestion à l'observatoire.

Chose fut promptement faite et dès 1882 l'observatoire publiait un communiqué transmis à tous les journaux de la ville et qui donnait toutes les données météorologiques du jour ainsi que les prévisions du lendemain.

Robert Hart, Directeur général des Douanes Maritimes chinoises, prêta immédiatement son concours à l'observatoire en aménageant des postes d'observation dans tous les bureaux de douane du pays.

En 1884, le conseil municipal de la concession française finança la construction d'un sémaphore bâti sur le Bund, à la frontière entre les deux concessions (intersection Yanan lu/Waitan) et relié par télégraphe à l'observatoire.

A dater de cette année, le service de météorologie de l'observatoire émettra tous les jours ses deux bulletins au service de tous.



L'observatoire de Zo Se

La qualité du service s'améliorera avec le temps :

-Dès 1896 des cartes furent établies quotidiennement et affichées au sémaphore.

-En 1898, de nouveaux codes furent établis pour mieux décrire la position des cyclones, l'importance des dépressions, la direction du vent, les marées, etc. De plus, ces codes furent adoptés par les douanes dans toute la Chine.

-En 1906 le sémaphore qui n'était qu'un mat haubané fut construit en dur (le bâtiment – bien qu'ayant été déplacé lors de la construction du viaduc de Yanan lu - peut toujours être admiré aujourd'hui).

-Plus tard, en 1913, le Conseil municipal donnera accès à son système de TSE.



Sémaphore du Bund

-Dès 1914 tous les navires recevront les bulletins par TSE deux fois par jour.

-En 1918 les codes furent complétés et de plus, l'observatoire proposera à tous les capitaines de navires un service d'étalonnage des baromètres et des chronomètres.

Que ce soit en astronomie ou en météorologie, les observatoires opérés par les jésuites ont donc été une source vitale d'information pour tous les marchands et les marins croisant en mer de Chine et leurs compétences rayonneront d'ailleurs bien au delà de celle-ci..... ●



L'observatoire de Zi Ka Wei



Charles Lagrange
Membre du Souvenir Français
Résident de Pékin

Eugène Pujarniscle

(1881-1931)

Voilà les lignes bien virulentes que pouvaient découvrir dans les années 20 les lecteurs de la revue Les Pages Indochinoises dont l'un des principaux collaborateurs était Eugène Pujarniscle.

Et pourtant, les auteurs critiqués sont encore lus de nos jours, tant dis que personne aujourd'hui ne connaît jusqu'au nom de Pujarniscle...

La vie d'Eugène Pujarniscle reste peu connue, et Alain Quella-Villéger nous en livre quelques éléments : il naît à Solliès-Toucas près de Toulon en 1881.

Après des études de Lettres à Aix, il part pour le Tonkin en 1912 et ne quittera plus l'Indochine. Il enseignera les Lettres aux lycées de Saïgon, Hanoï puis Hué avant de partir pour Phnom Penh où il sera nommé directeur de l'enseignement au Cambodge. Il épousera en secondes noces une Cambodgienne et mourra à Phnom Penh en 1951.

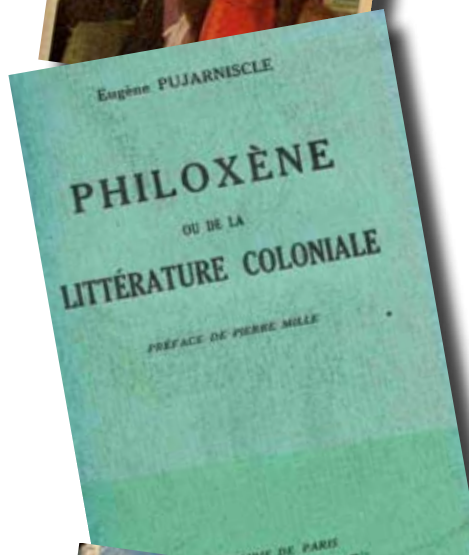
Son oeuvre littéraire est surtout connue par son pamphlet très iconoclaste 'Philoxène, ou de la littérature coloniale' paru en 1931. Philoxène en Grec signifie 'qui aime l'Etranger'. Ouvrage remarquable d'où nous retiendrons la discussion absolument incorrecte de trois amis, comparant les qualités respectives de la femme européenne avec celles de la femme asiatique... Petit chef-d'oeuvre à ne pas mettre entre toutes les mains...

L'oeuvre littéraire comporte trois agréables romans où le critique partial et virulent qu'est Pujarniscle doit relever le gant du clan des écrivains indochinois de souche contre les écrivains de passage, auxquels il ne reconnaît aucun droit de parler de l'Indochine. C'est leur 'chasse gardée'...

Le premier roman, 'La petite soeur de Mademoiselle Neige' paraît en feuilleton dans la revue 'Extrême-Asie' à partir de 1925. Pour ce coup d'essai, remarquons que le héros, bien que pensionnaire à l'Institut Français d'Extrême-Asie à Hanoï, va se faire 'rouler' par une jolie petite chanteuse tonkinoise et sa 'pesté' de petite soeur. L'image du colon fort et fier ne se retrouve pas dans le portrait d'un héros bien naïf.

En 1929, paraît chez Crès 'Le Bonze et le Pirate'. Le héros cette fois-ci, Maximilien Réclavier, est le type même du 'broussailleur' ancien de la Conquête et qui ne se retrouve plus dans ce Hanoï qui se

Pierre Loti ? Mais il n'est pas un colonial ! Il n'est qu'un exotique, qui ne fait que passer...
Jean d'Esme ? un commerçant en lettres; ce n'est pas un écrivain, mais un cacographe...



modernise. Pour lui l'Indochine 'est une terre vierge où l'on vient pour faire fortune ou crever de la fièvre, où l'indigène ne compte pas et où l'Européen seul a tous les droits'...

Le narrateur, aidé par de nombreux verres de whisky, va se faire raconter les aventures rocambolesques de Réclavier dans sa lutte avec le chef pirate Dê-Kiet, à travers les montagnes du Haut Tonkin. Et tout ça pour les jolis yeux de la congaïe Lien, qui passera des bras de l'un à l'autre. Oh ça, pas pour l'amour avec un grand 'A'...

Pujarniscle en profitera pour énoncer ses théories sur l'amour en Asie : 'Ici, la femme est faite pour le mâle. La femme obéit, l'homme commande. Toi pas content, content quand même. Ce n'est que dans les livres que l'on rencontre une indigène amoureuse d'un Européen. Ici les femmes n'ont pas d'âme mais de jolis nichons, ce qui est beaucoup plus appréciable...'.

Le dernier roman, 'La Bouche Scellée' paraît chez Crès en 1931. Comme peut le faire deviner la dédicace faite à l'écrivain toulousain Maurice Magre, il s'agit d'une histoire mystérieuse, dans un Tonkin fantastique, une histoire de meurtre, de vengeance et d'un héros colonial maudit dans ces terres d'amour et d'opium... ●



François Doré
Librairie du Siam et
des Colonies - Bangkok
librairiedusiam@cgisiam.com

Demandez des maintenant votre carte de Membre du Souvenir Français de Chine!



Cotisation : 25 euros ou 230 RMB par an

Imprimez le bulletin d'adhésion ci dessous, complétez le ou joignez votre carte de visite
et renvoyez le à l'adresse indiquée accompagné de votre règlement : 25 euros par chèque libellé
au nom de Claude Jaeck, ou 230 RMB en espèce .

DELEGATION GENERALE DE CHINE DU SOUVENIR FRANCAIS

*Le Souvenir Français est une Association Nationale Couronnée
par l'Académie Française et l'Académie des Sciences Morales et Politiques*

SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

Comité D'honneur :

<i>MM : le Premier Ministre</i>	<i>MM : le Ministre de la Défense</i>
<i>le Président du Sénat</i>	<i>le Ministre de l'Education Nationale</i>
<i>le Président de l'Assemblée Nationale</i>	<i>le Président du Conseil Economique et Social</i>
<i>le Ministre des Affaires Etrangères</i>	<i>le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur</i>
<i>le Ministre de l'Intérieur</i>	<i>le Chancelier de l'Ordre de la Libération</i>

BULLETIN D'ADHESION

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____

Téléphone : _____
Portable : _____
Courriel : _____

à envoyer à : Mr. Claude R. Jaeck, Délégué Général
Xijiao Baocheng Garden 26/1102 - 100, jin bang road - SHANGHAI 200335 (Chine)
courriel : claudr.jaeck@gmail.com - tel. + 86 -138 165 067 25

www.souvenir-francais.com